

Mercredi 5 août

Assis à l'ombre, sur les marches arrière de mon immeuble, je prends l'air. Pas le choix : il fait chaud, aujourd'hui, et mon deux pièces et demie est au sous-sol. Donc pas de balcon, et une seule fenêtre. Petite, en plus. Mais ça ne me dérange pas. Je ne voudrais pas habiter ailleurs. Je suis trop bien ici. Je n'ai pas de voisin de palier, puisqu'on a aménagé ce coin exprès pour moi, le concierge. En échange du loyer, quand ça me tente, je passe l'aspirateur sur les cinq étages, et ça ne me tente pas tous les jours. J'astique aussi les portes vitrées. Ça non plus, ça ne me tente pas tous les jours. L'important, c'est que l'endroit ne s'encrasse pas.

Même si je suis concierge, les locataires sont avisés que je ne répare rien. S'il y a un problème quelconque, ils ont un numéro d'urgence. Ça arrive à l'occasion que le proprio

de l'immeuble me demande d'aller visser ou clouer quelque chose, mais, autant que possible, je le fais en l'absence des locataires. J'ai obtenu cet emploi-logement grâce à un cousin de mon père adoptif, faveur rendue à ce dernier, il y a trois ans. C'est une bonne chose, sinon, on me trouverait sûrement encore à la maison, à faire damner ma mère. Mon manque d'ambition dans la vie la rend folle. Elle a ses raisons : j'ai quand même vingt-huit ans.

Pour payer ma bouffe et mon essence, j'exerce le métier d'étalagiste deux ou trois jours par semaine, dans une pharmacie à dix minutes de voiture de chez moi. En fait, j'ai un horaire atypique. Atypique comme moi.

Au travail, on m'apprécie parce que je suis efficace et à mon affaire. C'est routinier et solitaire comme boulot, mais c'est ce que j'aime. Mon patron m'a déjà offert de travailler à temps plein, mais les heures que je fais suffisent à mes besoins. Pour être franc, je n'ai pas du tout envie de bosser plus. C'est vrai, ça fait paresseux dans une conversation, mais je n'ai pas souvent de conversation comme telle et, d'ailleurs, je me fiche d'avoir l'air paresseux.

En fait, je me fiche de pas mal tout. Il n'y a que moi qui compte, moi, mon plaisir et mon confort. On m'a souvent reproché mon égocentrisme. Je n'en ai rien à foutre.

J'ai un téléphone cellulaire, mais j'appelle rarement quelque part. Seuls mes employeurs en connaissent le numéro. Je n'ai pas cru bon de le donner à ma famille. Pour quelle raison? On ne se voit plus de toute façon. Mon appareil me sert essentiellement à jouer à des jeux lors de mes pauses au travail ou dans mon lit quand je fais de l'insomnie. À mon appartement, j'ai Internet, mais pas le câble. Ça me va très bien.

Je sais ce que les gens pensent de moi: ils me trouvent bizarre.

Je suis le benjamin d'une famille de trois garçons, tous adoptés. J'ai été le tourment de mes parents, qui n'arrivaient à exercer aucune autorité sur moi. En fait, à la maison ou ailleurs, rien ni quiconque ne me touchait: les récompenses n'avaient aucun attrait et les châtements ne m'atteignaient pas. De ma part, aucun affect, aucune agressivité. Je communiquais rarement avec mes pairs, par la parole ou autrement. Mon indifférence désespérait ma mère. Mon père a renoncé à m'apprivoiser et

mes deux frères m'ignoraient. Mon attachement pour ma famille adoptive était, et est encore, inexistant, en dépit des constants efforts de ma mère d'adoption depuis mon arrivée dans leur demeure, à l'âge de quatre ans.

Pendant des années, on m'a forcé à voir un pédopsychiatre, pour un prétendu trouble d'adaptation. Plus tard, après mon entrée à l'école, on a ajouté à mon dossier un trouble de socialisation, parce que je n'avais pas d'amis et que je n'en voulais pas. L'année où j'ai fêté mes dix ans, devant l'échec des démarches sociales et médicales, on a fini par déclarer que j'étais un «enfant téflon». Un enfant sur qui rien ne colle.

Tout le monde a été satisfait de pouvoir enfin m'apposer une étiquette expliquant ma déficience sociale; ma mère adoptive, surtout, qui s'est ainsi libérée de son sentiment d'échec envers moi.

Cet heureux diagnostic a changé la donne à la maison: ma mère n'a plus tenté de m'intégrer à la vie de famille. Mon père a cessé de vouloir m'embrigader dans des équipes sportives, comme il l'avait fait pour mes frères aînés. Le constat médical de mon état n'a changé

strictement rien à l'attitude de ces derniers envers moi.

C'est ainsi que, étrangement libéré par le verdict médical qui m'allouait le droit d'être anormal, j'ai pu être le garçon bizarre que j'étais – que je suis toujours, la plupart du temps.

Vivre en marge des autres ne me dérangeait pas du tout – au contraire – et c'est encore le cas aujourd'hui. Je me cloître volontairement dans mon monde intérieur et ce qui s'y trouve n'appartient qu'à moi. Personne ne sait qui je suis réellement ; personne ne peut me juger.

Tiens, on dirait que je ne suis plus seul à prendre l'air. Un chat roux s'avance lentement et s'allonge sur l'asphalte, à trois mètres de moi. Il se chauffe la couenne au soleil. Ses yeux sont mi-clos, comme s'il savourait le moment présent. C'est la première fois que je le vois. Il est carrément énorme ! Un vieux matou. Aussi vieux que Rookie, le chat bien-aimé de mes grands-parents maternels, au temps de mon enfance. Ça me fait sourire, cette compagnie inattendue.

Des souvenirs remisés depuis longtemps me tirent sur la ligne du temps. Et je suis obligé de me raviser : j'ai déjà eu un ami, un seul, une fois, l'été de mes onze ans. Luis, qu'il s'appelait. Il

y a des années que son image s'est estompée. C'est ce gros chat roux qui réveille ma mémoire. Je n'ai côtoyé Luis que l'espace de quelques semaines, mais il m'a fait découvrir une partie inconnue de moi, que je n'aurais peut-être jamais explorée, autrement. Cette rencontre a changé mon existence définitivement. Je peux même dire qu'avant de connaître Luis, ma vie ne revêtait aucun sens à mes yeux.

À onze ans, j'avancais lentement mais assurément vers la puberté. Mes parents m'avaient expédié à la campagne, chez mes grands-parents, pour que la famille – ma mère, plus précisément – puisse se reposer de moi. Je n'étais plus ce petit garçon de quatre ans qui lui fendait le cœur quand elle le retrouvait, la nuit, assis sur une chaise, dans la cuisine, à se chanter des chansons dans la noirceur la plus totale. J'étais devenu un préadolescent, qui n'avait plus rien de mignon. Mes regards la dérangeaient, la mettaient mal à l'aise. Un jour, je l'ai entendue confier à une voisine qu'elle se sentait épiée par moi. À partir de ce moment, j'ai souvent fait exprès de la dévisager, juste pour l'indisposer. J'ai même régulièrement poussé l'expérience jusqu'à me poster au pied de son lit, quand elle dormait, pour la fixer en chantonnant, jusqu'à ce qu'elle ouvre les yeux

et me trouve là. L'épouvante qui se peignait alors sur son visage ! J'adorais ce pouvoir que j'avais de la terrifier.

L'événement avec Rookie s'est déroulé par un après-midi pluvieux de juillet. Cette année-là, mes grands-parents avaient accueilli Luis, placé chez eux depuis le printemps par les services sociaux. Tout le monde s'entendait pour dire que de nous réunir l'espace de quelques semaines nous ferait le plus grand bien à tous les deux, puisque j'avais connu moi aussi la transition d'une famille d'accueil. Vraiment boiteuse, cette explication. J'avais quatre ans, le jour où on m'a recueilli. Rien à voir avec Luis.

Quinze ans, maigrichon, les dents un peu de travers, il ne m'a pas adressé la parole les deux premiers jours. Il n'a fait que m'observer avec une sorte de dédain, probablement motivé par notre différence d'âge. Pour lui, je n'étais qu'un ti-cul, trop gras en plus. Sans doute parce qu'il avait besoin de compagnie, il a fini par m'approcher. En fin de compte, on a passé nos journées ensemble, lui pour ne pas être seul, moi parce que je m'en fichais.

Luis n'a pas mis longtemps avant de me raconter qu'il s'adonnait à une passion hors de

l'ordinaire : torturer des animaux. Il passait des heures à me décrire, avec beaucoup de détails, les traitements cruels qu'il avait infligés à des chats et à des chiens. Jusqu'au moment où il m'a donné la preuve de son sadisme, j'avais cru à des balivernes pour se rendre intéressant.

Ce fameux jour où j'ai eu droit à une démonstration de sa passion, mes grands-parents étaient partis faire des courses en ville. Rookie, leur vieux matou roux, somnolait sur la galerie. Luis l'a pris dans ses bras et, sur un ton mystérieux, il m'a dit qu'on allait super bien s'amuser. Je l'ai suivi dans un des bâtiments de ferme au bois gris, qui servait de débarras, et où nous allions souvent parce que mon copain s'y cachait pour fumer et regarder des revues cochonnes.

À l'intérieur, il s'est dirigé vers le vieil établi où j'ai remarqué quatre sangles nouvellement clouées. J'ai tout de suite deviné qu'on s'en servirait pour le chat, mais je craignais qu'il ne s'agisse d'une simple plaisanterie pour me mettre en boîte.

— T'es prêt à vivre un grand moment ? Ou tu vas chier dans tes culottes parce que t'es mort de trouille ?

Il me souriait, provocant.

Non, je n'avais pas peur. Je n'ai jamais eu peur de quoi que ce soit.

Luis m'a demandé de tenir Rookie sur le dos pendant qu'il lui attachait les pattes arrière. Le chat s'est vite énervé quand il a compris que je ne le lâcherais pas. Il poussait des miaulements furieux en se contorsionnant comme un ver de terre fraîchement coupé en deux. Je ne l'avais jamais vu aussi combatif ni agressif. Luis a eu l'idée de lui jeter une vieille serviette sur la tête et j'ai pu le maintenir sans risque de morsures ni de griffures.

Une fois Rookie immobilisé par les quatre pattes, il a retiré la serviette. Le chat miaulait si farouchement que mes tympans en vibraient. Je n'avais jamais rien entendu de tel. C'était à la fois horrible et fascinant.

À ce moment-là, je ne savais toujours pas quoi penser. Luis avait-il réellement l'intention de torturer le chat ? Je n'avais aucune envie qu'il y renonce. J'étais même pris d'une étonnante fièvre ; je voulais plus que tout qu'il fasse souffrir l'animal.

— Attends de voir ce qui s'en vient, beau minet. Là, t'auras toutes les raisons de t'époumoner.

Ses yeux pétillaient. L'expression de son visage était... comment dire? Hallucinée. Il ne bluffait pas. Je crois que j'ai souri. Moi qui ne connaissais pratiquement rien à l'émoi, j'ai ressenti un agréable mouvement dans mon estomac.

Pas un instant Rookie ne m'a inspiré de pitié, même s'il faisait partie de ma vie depuis longtemps. Pas une seconde je n'ai eu envie de stopper Luis dans ses projets. Au contraire, la détresse grandissante que trahissaient les plaintes déchirantes du chat m'émouvait au-delà de tout ce que j'avais éprouvé jusque-là! Malgré ma conscience de mon appétit malsain pour cette expérience, j'étais incroyablement excité et impatient d'en être témoin.

— Ce sera notre secret, compris?

J'ai fait oui de la tête. Inutile de lui dire que je ne racontais jamais rien à personne.

— Par quoi on commence?

Cette question s'adressait à lui-même. Il avait saisi les testicules poilus de Rookie et tirait dessus. Entrée en matière des plus inattendues pour moi. Le voir s'intéresser aux organes sexuels du chat m'échauffa le sang. J'ai senti mon pénis se dresser.

Rookie continuait ses sérénades aiguës, mais je ne crois pas que Luis lui faisait mal. Pas encore, du moins.

— Elliot, donne-moi la petite boîte, là.

Là, c'était derrière moi, sur une tablette débordant de trucs de plomberie. Je lui ai donné la boîte de tôle ternie, qu'il a déposée sur l'établi. Il a soulevé le couvercle cabossé et pris une aiguille pour le cuir. Une curieuse sensation m'a envahi. Mon poulx s'est mis à cogner dans mes oreilles tandis qu'il se passait quelque chose de vraiment agréable dans mon bas-ventre.

— Le gauche ou le droit ?

Il tourna la tête de mon côté ; cette fois-ci, la question m'était destinée. J'ai haussé les épaules. Qu'est-ce que ça changeait ?

— Si tu choisis pas, je remets l'aiguille dans la boîte.

La seule chose qui m'intéressait, c'était que Luis fasse mal au chat. J'ai dit le gauche, même si je m'en fichais. Satisfait, mon ami a souri avant de se concentrer à nouveau sur Rookie. Le matou s'était calmé un peu, comme épuisé de s'être débattu.

Sans plus attendre, le tortionnaire s'est penché sur sa victime. Il a saisi le testicule gauche avant de piquer lentement l'aiguille dedans. Rookie a aussitôt réagi en donnant l'impression de sangloter très fort. Des sanglots soutenus dans des tonalités impressionnantes... C'était sublime de l'entendre. Je ne quittais pas des yeux l'aiguille qui s'enfonçait avec une lenteur exquise dans la chair poilue. Plus les lamentations résonnaient, plus mon excitation montait. Je haletais, littéralement hypnotisé par la scène.

Luis poussa l'aiguille jusqu'à ce qu'elle transperce le testicule et ressorte de l'autre côté. L'opération semblait un peu laborieuse, mais il n'y avait pas vraiment de sang. L'animal hoquetait, mon camarade riait, moi je me dandinais sur mes pieds, aux prises avec une érection fulgurante.

Pendant un long moment, Luis s'amusa à faire bouger la couille de Rookie toujours embrochée sur l'aiguille, la tournant, la tordant, la tirant. Je l'entendais respirer bruyamment ; ça paraissait qu'il était excité sexuellement lui aussi.

Rookie était au désespoir. Un si magnifique désespoir. Ses yeux verts me lançaient des appels

au secours. Je vibraï sous ses interminables lamentations. Ça me faisait sentir tellement vivant !

— Bon, c'est assez pour le moment : faut surtout pas qu'il s'évanouisse, déclara Luis.

Il laissa l'aiguille en place et fouilla à nouveau dans la boîte pour en sortir un tube. Je crois que c'était du baume pour les lèvres.

Il dévissa le bouchon et pressa le tube pour en faire jaillir une gelée dont il enduisit son index droit. Mon cœur s'est mis à culbuter follement dans ma poitrine. Mon sexe palpitait dans mon short. Je *savais* ce que Luis s'apprêtait à faire et je tenais à voir ce geste dont je ne connaissais pas encore le terme. Je voulais le voir faire ça au chat, même si tout me criait que c'était immoral et vicieux. Et sale.

Luis appuya le bout de son index sur l'anus de Rookie et le poussa lentement à l'intérieur. Il tirait la langue tandis qu'il s'appliquait à violer le chat. Ce dernier émit une longue plainte qui fit rire mon compagnon. Je n'avais plus de salive ; j'étais subjugué. Rookie pleurait comme un bébé. C'était obscène en même temps qu'exaltant.

Au cours des années qui ont passé, en repensant à ce moment, chaque fois j'ai été ému jusqu'à la bandaison.

— C'est tout serré, dans son trou, et tout chaud. Tu veux mettre ton doigt dedans, Elliot ?

J'ai secoué la tête pour décliner l'invitation. Je souhaitais regarder, et entendre les sanglots félins. Rien d'autre.

Mon ami se mit à plier et déplier son index, comme quand on fait signe à quelqu'un de venir nous rejoindre. Son doigt soulevait la peau de l'anus en formant une petite bosse.

— Viens ici. Viens ici. Viens par ici.

Le chat se contorsionnait, ses yeux roulaient dans leurs orbites. Il feulait à fendre l'âme.

Au bout d'un moment, Luis varia le jeu en faisant entrer et sortir son doigt du cul de Rookie. Il offrait ainsi à notre vue l'orifice béant qui se refermait rapidement avant d'être forcé à nouveau par l'index intrusif. C'était dégoûtant, mais mon excitation se nourrissait du spectacle du chat tantôt rugissant, tantôt inerte, incapable de se soustraire au sadisme qu'il subissait.

— Bon, maintenant, je vais le dépiauter vivant, annonça-t-il en retirant pour de bon son doigt de l'anus dilaté.

Je n'avais aucune idée de ce que signifiait «dépiauter», mais mon cœur tressauta comme si lui le savait.

Luis fouilla dans la boîte pour en sortir un couteau. Un instant, j'ai craint que tout ne soit déjà terminé, qu'il tue simplement Rookie, sans plus de cérémonie. Quand, avec des gestes d'une précision chirurgicale, il commença à entailler la peau au-dessus du genou inférieur gauche du vieux matou, je compris que la fête ne faisait que commencer.

Sans tenir compte de Rookie qui braillait de douleur, et certainement d'épouvante, Luis m'enseigna avec beaucoup de mots la manière dont il fallait s'y prendre pour séparer la peau du muscle sans la percer. Désormais, je n'avais plus de doute : le chat ne sortirait pas vivant de cette journée.

— Tu vois, l'intérieur de la peau, ça s'appelle le sanguinolent. C'est doux et chaud. Enlever la peau d'un animal vivant, c'est beaucoup plus facile que s'il est déjà mort.

Presque en transe, je suis resté aux côtés de mon mentor, tantôt le regardant détacher la peau avec minutie, tantôt observant le chat, son regard dément, sa poitrine qui se soulevait à un rythme d'enfer. Sa langue sortait bizarrement de sa gueule, comme s'il était devenu fou. Fou de douleur.

J'assistais à quelque chose d'absolument inimaginable, d'une fabuleuse... beauté. Je bandais comme un malade. Si ce n'avait été de ma honte à l'idée que Luis me voie dans cet état, je me serais frotté l'entrejambe avec ma main pour profiter davantage des sensations provoquées par mon érection.

Il commençait tout juste à séparer la peau du ventre de Rookie quand celui-ci a rendu l'âme en poussant un long râlement. Mort trop rapidement à mon goût. *Trop vieux pour supporter son sort jusqu'à la fin*, avait avancé mon ami, aussi déçu que moi.

Le vieux chat bien-aimé de mes grands-parents. Je n'ai pas eu de chagrin ni de remords. Seulement le regret de ne pas avoir eu assez de cran pour participer activement à sa torture.

— Et j'ai éjaculé dans mon short. Mon premier orgasme complet.

Le gros chat roux qui se chauffe la couenne sur l'asphalte lève la tête. Je me rends compte que je viens de parler à voix haute. Je passe une main sur mon crâne rasé. Je bande. Pas comme à ce moment-là, mais je bande quand même. Je frotte la bosse de mon érection.

Je reconnais qu'assister au martyre de Rookie m'a secoué d'une manière imprévue. Enfin, quelque chose m'atteignait, me faisait vivre des sensations exaltantes, m'amenait à comprendre qu'il me manquait quelque chose depuis ma naissance. Un éveil. Un éveil à moi-même, Elliot Morin, celui que rien n'intéressait, celui qui ne faisait qu'exister sans rien espérer de mieux. C'est ce jour-là que je suis réellement né, que la vie m'a semblé pleine de possibilités.

Durant l'été de mes onze ans, avec Luis, on a répété l'expérience sur quatre autres chats. Puis, à défaut de proies félines, il nous a fallu nous rabattre sur des grenouilles, des souris, un rat, ce qui était pas mal moins bien. Évidemment, je ne suis pas resté spectateur très longtemps.

Luis m'a aussi appris comment stimuler les parties génitales des chiens pour que ceux-ci

éjaculent. Ça nous faisait beaucoup rire. Bander aussi.

En fait, il ne pensait qu'au sexe. Un jour, il a eu envie de baiser une chèvre. C'était fou de le voir retenir la bête par les pattes arrière pour la fourrer comme un dément. Le plaisir qu'il semblait y prendre était ahurissant. Au point que, par la suite, il s'y est adonné aussi souvent que possible. De son dire, il n'avait rien connu de plus satisfaisant. Il insistait pour que j'essaie, mais ça ne me branchait pas, une chèvre. Je préférais me branler en le regardant.

Torturer ainsi des animaux m'a longtemps inspiré. Comme je ne pouvais pas m'y adonner aussi souvent que j'en avais envie, et surtout pas une fois de retour chez moi, en ville, j'ai commencé à raconter mes expériences sous forme de nouvelles. Les rédiger me les faisait revivre et les relire m'apportait beaucoup d'excitation et de satisfaction. Depuis, je n'ai pas cessé d'écrire.

Chaque été, jusqu'à ce que j'atteigne quatorze ans, je suis retourné chez mes grands-parents pour les vacances – ils avaient été très peiné de la disparition de Rookie, qu'ils avaient cherché, en vain, jusqu'à l'hiver. Quant à Luis, il s'est

retrouvé en centre d'accueil dès le début de cet automne-là – j'ignore pour quelle raison – et je ne l'ai plus jamais revu. Après son départ précipité, j'ai trouvé dans la cabane, soigneusement caché derrière deux planches mal équarries, un héritage inattendu : trois histoires d'orgies et de meurtres sanglants non recommandées aux moins de dix-huit ans.

Impressionné par mes lectures, et grâce à mon imagination intarissable, j'ai forgé mes propres rituels de torture, lesquels ont évolué au cours des années.

Les chats, c'est du passé.

Jeudi 6 août

C'est la première fois que je m'arrête dans ce bar. Pour un jeudi soir d'été, il n'y a pas beaucoup de monde. Mon *shift* à la pharmacie s'est terminé à vingt et une heures. C'est rare que je travaille en soirée, mais nous avons eu une livraison en retard.

La musique est bonne. J'achève ma deuxième bière. Normalement, je n'en aurais bu qu'une, mais il y a une fille seule au bar qui m'intéresse. Je n'ai pas eu de fille depuis un bout de temps...

Elle a l'air un peu soûle.

Ce sont mes préférées, les filles soûles. Plus faciles à berner. Moins de jugement. Elles me trouvent toutes très gentil.

Petite, boulotte, cheveux bruns mi-longs, habillée sobrement. Le genre ordinaire. En fait, il s'agit plus d'une femme que d'une fille. Elle a quarante ans, peut-être. En tout cas, elle paraît

en avoir quarante, mais ça ne me dérange pas qu'elle soit plus vieille que moi. Par contre, j'essaie de ne pas me laisser déranger par la fleur de plastique qu'elle a piquée dans ses cheveux et qui lui donne un look affreusement quétaine. Ce n'est pas une beauté fatale, mais bon, mon but n'est pas de la marier, juste de finir la soirée avec quelqu'un et que ce ne soit pas trop compliqué.

C'est décidé, je tente ma chance.

— Bonsoir, mademoiselle, vous permettez que je m'assoie ?

Mes approches sont toujours très courtoises.

Elle me jauge du regard et accepte d'un hochement de tête.

— Je vais prendre une bière. Est-ce que je peux t'en offrir une ?

Elle accepte sans hésiter. Et le fait que je sois passé au tutoiement ne semble pas la choquer. Pendant une bonne demi-heure, nous discutons de tout et de rien. Après la bière, je lui commande un *shooter*. Elle a le rire facile. Elle est plus soûle que je ne le pensais.

Elle manifeste l'envie de fumer et m'invite à l'accompagner dehors. Elle vacille devant le comptoir en enfilant son gilet. Je cale les

dernières gorgées de ma troisième bière, avant de lui emboîter le pas alors qu'elle titube vers la sortie.

Une fumeuse: un autre jour, j'aurais passé mon tour parce que je déteste l'odeur de la cigarette, mais ce soir, je vais composer avec. Rendue dehors, elle fouille dans son sac à main tout en jurant entre ses dents.

— Un problème ?

— J'ai perdu mon briquet, grogne-t-elle d'une voix empâtée. T'as du feu ? Il faut que je fume.

Je fais semblant de fouiller dans mes poches.

— On dirait que j'ai aussi perdu le mien. Désolé.

— Où est-ce que je l'ai fourré, ce foutu briquet ?

D'un geste calculé, je la retiens doucement par un bras, pour la convaincre qu'elle a légèrement perdu l'équilibre. Elle s'excuse en riant. Elle n'y a vu que du feu.

— On dirait que tu as bu un verre de trop, que je remarque d'un ton taquin.

Elle rit encore en tapotant sa fleur de plastique.

— Écoute, j'ai un briquet dans mon auto. Avant de rentrer chez moi, je peux le faire chauffer pour que tu t'allumes...

— Ah, tu es trop gentil.

Elle me sourit. Des fossettes se creusent dans ses joues rondes. Elle est jolie malgré son mascara qui coule un peu et son rouge à lèvres qui fuit. Bon, il y a toujours ce fichu nénuphar dans ses cheveux...

Une fine pluie tombe, aussi nous marchons à pas rapides en direction de ma Datsun, stationnée plus loin dans la rue.

Je lui propose, mine de rien :

— Je rentre me coucher, je dois me lever tôt, demain. Je peux te déposer quelque part, si c'est sur mon chemin.

Ses yeux étincellent. C'est dans la poche.

J'ai assez de facilité à lever les filles, en dépit de ma stature imposante et de mon crâne lisse, toujours rasé de près. Mon visage n'est pas trop quelconque. C'est peut-être mon air réservé qui leur inspire confiance. Et je ne suis pas difficile en matière de filles. Je ne cherche pas la perle rare, ni une Miss Univers ; seulement l'occasion parfaite. En fait, il est question d'attendre plus que de chercher. Certaines fois, plus longtemps

que d'autres. Je compte beaucoup sur la chance. C'est ma partenaire la plus fidèle.

E

Je ne sais pas comment elle s'appelle. Je ne tiens pas vraiment à le savoir.

Elle m'a invité à monter à son appart – qu'elle m'a dit habiter seule – pour boire un café, mais elle n'a pas eu l'occasion d'en faire. En glissant mes doigts sur sa nuque, à travers ses cheveux, j'ai tout de suite su, à sa réaction, qu'elle était consentante. J'ai retiré le nénuphar en plastique sans qu'elle s'en aperçoive.

Nous sommes dans sa chambre. Elle est à genoux à mes pieds et me taille une pipe. En fait, elle me râpe la queue avec ses dents. Je l'arrête avant de débander. Sans lui parler, je l'incite à se mettre à quatre pattes sur son lit. Pendant qu'elle s'aiguise les dents sur ma bite, j'ai déchiré l'enveloppe du condom que j'enfile. Je remonte sa jupe sur ses fesses et tire sur son string. Le jeans aux chevilles, je m'agrippe à ses hanches et je la pénètre sans autres préliminaires. Elle est vraiment mouillée, ça glisse bien. J'augmente la cadence à mesure que mon excitation monte. Elle couine. De plaisir, j'imagine. Tant mieux si elle aime ça, mais, honnêtement, je m'en fiche. Tout ce qui

m'intéresse, à ce stade-ci, c'est jouir un bon coup.

Je m'active derrière elle. Je la pilonne. Je la fourre à un rythme d'enfer. Mon visage est congestionné par l'effort. Je sens une veine qui bat dans mon front. J'ai chaud. Je transpire comme un porc. La sueur me pisse dessus.

Je veux venir. Je veux venir.

Je me répète cette phrase comme un mantra.

Mon érection est loin d'être spectaculaire, mais une éjaculation est quand même possible. J'en suis quasiment sûr. J'ai envie d'une jouissance. Faux. J'ai BESOIN d'un orgasme. Un vrai. Pas un pétard mouillé ou un petit feu d'artifice. Un orgasme qui soulage, qui coupe les jambes, qui tire la morve du nez, qui vide les couilles.

Viens. Viens. S'il te plaît...

Je parle à ma queue comme si ça pouvait m'aider à aboutir à l'explosion de sperme tant convoitée. Il faut que je vienne. J'ai besoin de jouir. Jouir fort. Je suis au bord de la frustration. Ça doit fonctionner, sinon...

Viens. Viens. T'es capable, Elliot. Vas-y, jouis.

Je m'entends aspirer bruyamment une bouffée d'air. J'ai oublié de respirer tellement

je la pistonne. Merde. Je n'y arriverai pas. Pas comme ça...

Retournant la fille au nénuphar sur le dos, je me stationne entre ses jambes relevées, mais ma queue est presque molle. Je me tripote les couilles d'une main et me branle un peu de l'autre. Pas question de partir d'ici sans y être arrivé.

La fille a un sourire ivre, un peu niais. Elle a fermé les yeux. On dirait même qu'elle est sur le point de s'endormir. Je regrette que l'alcool l'ait rendue aussi amorphe.

Je me penche au-dessus d'elle, la secoue par une épaule.

— Hé, je suis là.

Je veux qu'elle me regarde droit dans les yeux. Voilà qui est mieux.

Mes mains effleurent ses épaules, glissent vers son cou. J'encercle délicatement sa gorge et, comme il se doit, je serre.

Celle qui n'a aucune identité pour moi se met aussitôt à s'agiter. Elle essaie de se défaire de mon emprise. Ses yeux s'assombrissent d'un étonnement mêlé de frayeur. Elle ouvre la bouche et la referme, répète le même manège, comme un poisson hors de l'eau, incapable

d'émettre le moindre son. Ses jambes donnent des coups dans le vide. Elle panique sans bruit.

Je souris, heureux de constater qu'elle reprend un peu de vigueur. Du même coup, mon sexe reprend de la rigidité. Plus ma victime se débat, plus je bande. Ça me fait toujours cet effet-là.

Elle cherche de l'air. Sur sa figure passent tous les mots qu'elle ne peut pas articuler. Elle est épouvantée. Je sais qu'elle se demande si je vais la tuer. Du regard, elle me supplie de l'épargner. Je ne perds pas une miette de ce spectacle grisant. C'est bon. Ça fait longtemps... Trop longtemps.

Je plie les genoux et, tout en maintenant ma poigne d'une main, de l'autre je récupère mon canif dans la poche de mon jeans. J'appuie sur le cran pour l'ouvrir. Me penchant sur la fille pour observer son visage de près, sans cérémonie je plante la lame entre ses jambes. Elle lâche un hurlement étouffé en sentant le choc de l'acier pénétrer ses parties intimes. Le sang chaud et poisseux coule sur mes doigts. C'est divin !

Le souffle court, j'arrime mon regard à celui de ma victime. Des larmes de douleur et de panique noient ses yeux. Comme elle est belle !

Excité par la torture que je lui fais subir, je fourrage la lame dans son vagin, je la tournoie, l'enfonce avec force, sans jamais la ressortir complètement. Encore et encore.

Je sens que ça vient. Je vais y arriver.

Elle ne bouge plus. Elle s'éteint.

Oui! OUI!

Tout-puissant, j'éjacule violemment dans le condom, en longs jets de délivrance. Devant le regard vide de ma victime, je grogne et, sans la perdre des yeux, je jouis toujours plus. L'euphorie m'envahit. J'en pleurerais de béatitude. Si je savais pleurer.

Seule déception: il m'a manqué la volonté de ne pas la tuer aussi rapidement. J'aurais aimé faire durer le plaisir, mais, après des mois d'abstinence, je n'ai pas pu repousser l'orgasme, dont la grâce tant espérée m'a été accordée.

À me voir, avec mon air réservé, personne ne peut imaginer que j'ai besoin de tuer pour obtenir une satisfaction sexuelle digne de ce nom. Ce n'est pas de la méchanceté. Je ne veux aucun mal à mes victimes; tout ce que je cherche, c'est à me faire du bien. Je ne choisis aucun type de femme en particulier. Peu importe l'âge, le poids, la couleur, ce qui passe me convient.

Oui, je suis un tueur.

Je tue pour mon plaisir et parce que je ne peux pas m'en empêcher, malgré les risques que j'encours.

Pour ma sécurité, je m'impose des règles strictes depuis longtemps, des règles de survie.

D'abord, pour éviter d'être trahi par mon ADN – même s'il n'est fiché nulle part –, je me rase la boule à zéro, tous les jours. Je mets toujours une capote pour éviter de laisser des traces de sperme. Et, depuis que j'ai lu que des empreintes digitales pouvaient être relevées sur un cadavre, je lave soigneusement le cou ainsi que toute autre partie du corps que je pourrais avoir touchée. Sinon, je porte presque toujours des gants de nitrile, faciles à cacher dans une poche de jeans ou de blouson.

C'est d'ailleurs le moment de les enfiler et de nettoyer les surfaces où j'aurais pu laisser mes empreintes. Vite fait, bien fait. Question d'habitude.

Une autre de mes règles de survie : ne jamais m'attarder sur les lieux après mon crime.

Me voilà sur le chemin du retour vers mon appartement. Apaisé, je siffle.

Je vais écrire avant d'aller au lit. Une histoire intitulée: *La fille au nénuphar*. Ce ne sera pas ma meilleure parce que j'ai déjà vécu mieux, mais j'y prendrai quand même plaisir.

Relire mes nouvelles suffit parfois à calmer mes pulsions, à retarder un peu le moment de repartir à la chasse, mais, aujourd'hui, j'avais besoin de plus que des souvenirs et des mots.

Tôt dans ma vie, mon sadisme animal a évolué jusqu'au fantasme de la torture humaine. Séquestrer une fille, la supplicier, l'humilier, la tuer... À treize ans, je m'astiquais le manche en imaginant les tortures que je pourrais infliger, obsédé par ce désir de faire souffrir, par mes mains, par ma force, par ma volonté. Jusqu'à la mort. Ça me poursuivait jusque dans mes rêves. Une fois, une seule fois. J'étais certain que ça me donnerait l'orgasme de ma vie. J'étais aussi convaincu qu'une seule fois me satisferait...

À l'âge de quatorze ans, rêver ne me suffisait plus, je voulais passer à l'acte. J'avais déjà l'air d'un jeune adulte, ce qui était avantageux pour moi, car, lorsque je sortais en douce la nuit, je n'attirais pas l'attention. Je me rendais au parc ou j'arpentais les rues, à l'affût d'une victime.

J'ai mis plusieurs mois à tomber sur l'occasion parfaite : un 10 mai, à vingt-deux heures cinquante-cinq très précises. Elle fréquentait la même école que moi ; elle était en cinquième secondaire. Josiane Sauvé. Le genre de fille que tous les gars normaux rêvent de séduire. Elle ne m'avait jamais adressé la parole. Elle ne savait probablement même pas que j'existais. Je n'avais rien contre elle. Elle se trouvait simplement là au moment où j'ai enfin eu le courage de passer à l'acte. Un mauvais hasard pour elle ; un rêve réalisé pour moi.

Les médias ont dit qu'elle rentrait chez elle après une soirée de gardiennage.

Je l'ai étranglée jusqu'à ce qu'elle devienne un ange. Elle s'est féroce­ment débattue, sans pouvoir crier tant mes mains broyaient sa gorge. Quand ses yeux se sont vidés de toute vie, j'ai joui violemment dans mon short. Je l'ai abandonnée dans le parc où je l'ai tuée. Bien que cette « initiation » n'ait pas duré plus de deux minutes, elle a rejoué dans ma tête pendant des jours.

J'ai écrit une très belle histoire, ce soir-là : *L'ange*.

Deux semaines plus tard, j'ai récidivé avec une femme d'une trentaine d'années, répérée

au dépanneur près de chez moi. Rousse, pas très grande ; je ne me rappelle pas si elle avait quelque chose d'attirant à mes yeux. Mais elle se trouvait là, elle aussi, au bon moment. Soirée pluvieuse, trottoirs déserts. J'ai procédé de la même manière, et j'ai obtenu le même résultat.

J'ai intitulé cette histoire : *La rousse*.

Les médias ont beaucoup parlé de mes deux premiers crimes, parce que je n'ai pas pensé à changer de secteur de la ville ni à utiliser une méthode différente la deuxième fois. Un vent de panique s'est installé dans mon quartier. J'ai alors pris peur. Peur qu'on ne remonte jusqu'à moi. Et j'ai coupé court à mes sorties nocturnes pendant cinq longs mois.

Quand j'ai compris que je ne pourrais pas m'empêcher de recommencer, j'ai fait des recherches sur Internet, pour comprendre les pièges qui me guettaient, en raison de mon imprudence ou de mon manque d'expérience. C'est fou ce qu'on peut trouver sur le Web quand on sait se débrouiller.

En fouillant sur de nombreux sites, j'ai appris comment on catalogue quelqu'un comme moi. On nous appelle « tueurs en série ». Cette étiquette me fait grincer des dents. Qu'on ait

fait trois victimes ou trois cents, on nous octroie le même titre.

J'ai beaucoup lu, et je lis encore beaucoup, sur la vie de certains d'entre eux: Jeffrey Dahmer, Ed Kemper, Albert Fish, Ottis Toole, Peter Kürten, Charles Albright et bien d'autres. J'ai d'ailleurs toute une collection de livres sur les tueurs, que je ne me lasse pas de consulter. Fascinant!

Avec l'expérience, j'ai pris conscience que, comme les tueurs de mon acabit, je suis à la merci d'un cycle. Après un meurtre, mes pulsions se calment pendant quelques jours, puis je ne pense qu'à recommencer, qu'à assouvir mes instincts. La chasse est ouverte. Jusqu'à la prochaine accalmie. Mes pulsions seront de plus en plus fortes... et cruelles.

Je me doute que des enquêteurs, quelque part, tentent de dresser mon profil psychologique. Tueur organisé ou désorganisé? Les spécialistes du profilage font principalement la distinction entre ces deux types d'assassins, tout en croyant que les deux tiers sont de type organisé.

Le BSU (Behavioral Scient Unit), le CISCIP (Centre international de sciences criminelles et pénales, à Paris) et le NCAVC (National Center for the Analysis of Violent Crime) ont établi un

tableau comparatif, résultat de leurs travaux communs. Le FBI l'utilise dans ses enquêtes. Je l'ai tellement lu et relu, en essayant de me catégoriser, que je le connais par cœur.

Tueur organisé	Tueur désorganisé
• Quotient intellectuel élevé	• Intelligence moyenne
• Compétent sur le plan social	• Immature sur le plan social
• Préférence pour un travail qualifié	• Emploi peu qualifié – instabilité professionnelle
• Compétent sur le plan sexuel	• Incompétent sur le plan sexuel
• Enfant unique ou aîné d'une famille	• Parmi les derniers-nés de la famille
• Emploi stable du père	• Emploi instable du père
• Discipline inconsistante durant l'enfance	• Discipline parentale très dure durant l'enfance
• Se contrôle durant le crime	• Disposition anxieuse durant le crime
• Consommation d'alcool au moment du crime	• Consommation minime d'alcool au moment du crime
• Une situation de stress (financier, conjugal ou relationnel) précipite l'acte criminel	• Peu de stress
• Vit avec un(e) partenaire	• Vit seul
• Mobile, avec un véhicule en bon état	• Vit et travaille près du lieu du crime
• Suit le crime dans les médias	• S'intéresse peu aux médias

• Peut changer d'emploi ou quitter la ville	• Ne change quasiment rien à son mode de vie
• Crime planifié	• Crime spontané
• Victime inconnue, choisie selon un type particulier	• Victime et/ou lieu connus
• Personnalise la victime	• Dépersonnalise la victime
• Conversation maîtrisée avec la victime	• Pas ou peu d'échanges verbaux avec la victime
• Le lieu du crime reflète sa préparation	• Lieu du crime en grand désordre : beaucoup d'indices
• Exige une victime soumise	• Une violence soudaine et quasi immédiate est exercée envers la victime
• Victime attachée	• Pas ou peu de liens utilisés sur la victime
• Actes agressifs commis avant que la mort soit donnée	• Actes sexuels post mortem
• Corps caché ou enterré	• Corps laissé en évidence
• Pas d'arme ni de preuves sur les lieux	• Preuves et arme laissées sur place
• Transporte le corps de sa victime	• Corps laissé sur place

En ce qui me concerne, c'est difficile de me situer. J'ai souvent fait l'exercice de cocher ce qui me représente pour le découvrir, mais sans jamais pouvoir trancher. Je suis peut-être un

tueur mixte, entre l'organisé et le désorganisé. Je suppose que ça dépend des jours.

Chose certaine, rien dans ces tableaux ne colle entièrement à ma personnalité. Tout ça, c'est de la théorie et je doute que de catégoriser les meurtriers en série fasse avancer une enquête de ce genre. Surtout que, en réalité, la plupart d'entre nous ont une vie et une apparence très ordinaires. Ordinaires à tel point que rien ne nous différencie de la population en général.

Je sors de mes pensées et reviens au moment présent. Je fais craquer mes doigts au-dessus du clavier de mon ordinateur, prêt à écrire le premier jet de ma plus récente aventure.

Samedi 8 août

Je ne pensais pas que j'aurais envie de recommencer aussi rapidement. La fille au nénuphar m'a laissé sur ma faim... Ça s'est passé trop vite.

Donc, me revoilà dans le même bar. Quelle imprudence! Ce n'est pas une bonne idée de lever deux filles au même endroit et surtout pas dans un si court laps de temps.

C'est décidé, je finis ma bière et je rentre chez moi. En pleine possession de mes moyens.

Si je me compare à d'autres tueurs, je crois garder la situation en main la majeure partie du temps. Je tue uniquement quand je deviens obsédé au point de ne plus arriver à fonctionner normalement. Sinon, pendant des mois, mes pulsions sont parfaitement maîtrisées : je vis ma sexualité dans ma tête, en relisant mes nouvelles et en revivant mes meurtres. Même en plein

milieu d'un cycle, j'arrive assez souvent à me contrôler. Je sors le moins possible, justement pour éviter de passer à l'acte. Je pense toujours au risque de me faire surprendre ou de semer des indices qui mèneraient jusqu'à moi.

Internet est mon meilleur ami. Grâce à son monde virtuel, je peux étirer le temps entre mes sorties. Il y a là largement de quoi alimenter mon esprit. Hier soir, j'ai relu pour la dixième fois les meurtres de Peter Kürten, que la presse avait surnommé le «vampire de Dusseldorf» à l'époque. Ça stimule mon imaginaire. Je me fabrique des scénarios semblables ou je me crée de nouveaux fantasmes.

C'est ainsi que, souvent, reclus dans mon deux et demie, sans danger pour les femmes qui croiseraient mon chemin, je m'imagine kidnappant ces victimes déjà mortes, les brutalisant, les violant et les tuant. Et je me branle.

Je ne me considère pas comme un meurtrier très actif. J'ai trois ou quatre périodes d'activité par année, allant de quelques jours à cinq ou six semaines. C'est variable. Habituellement, durant ces épisodes, je pars à la recherche de proies. Sinon, je ne dors plus, je ne mange plus, je deviens dépressif, au point de vouloir mourir. Dans les faits, je tue en moyenne six ou sept femmes par cycle, parfois moins. Ça me semble

un chiffre acceptable, toujours en comparaison des autres, bien sûr.

Plus jeune, je tuais mes victimes uniquement en les étranglant. Avec le temps, l'envie de voir du sang, de faire saigner m'a envahi. Je les tue à petites doses, car j'aime savourer leur terreur, être le maître d'œuvre de leur souffrance et de leur humiliation. J'aime être celui qui tient leur vie entre ses mains. C'est si enivrant !

Mais il m'arrive de devoir précipiter les choses, car le facteur environnement/temps est rarement de mon côté ; c'est une variable qui m'échappe totalement. Toutefois, je travaille fort pour remédier à ce problème. Je suis en train de construire une chambre de torture.

Depuis plusieurs mois, dès que j'ai de l'argent de côté, je l'investis dans une petite pièce attenante à mon logement. J'ai percé une porte intérieure et condamné l'autre.

Les murs et le plafond sont maintenant insonorisés. J'ai réalisé des tests en faisant jouer du heavy metal à tue-tête. C'est à peine si j'entendais quelque chose de ma chambre à coucher. Une vraie réussite.

J'en suis à l'étape de la finition. Une fois les murs peints et des plastiques installés partout, je pourrai y amener ma première invitée. Pas

avant, parce qu'il faut que je puisse nettoyer facilement : le sang, ça éclabousse beaucoup parfois. Très bientôt, mes victimes pourront pleurer, crier, hurler à leur guise, sans que personne d'autre que moi les entende.

Une bonne fois, j'aimerais me payer une grosse. Quand je dis grosse, je ne veux pas dire grassouillette, mais *vraiment* grosse. Avec plein de cellulite, de bourrelets et de vergetures. Grosse, mais féminine, on s'entend. Pas une femme que tu regardes sans trop savoir si c'est un mec. Je la voudrais avec un visage expressif. Les grosses sont de grandes sensibles. Elles pleurent facilement.

Mon plus grand fantasme, c'est de dépiauter une femme vivante. Une grosse, justement, avec beaucoup de chair et d'épaisseurs de graisse. Petit à petit, sur plusieurs jours. Je la laisserais crier autant qu'elle voudrait. Je commencerais par la peau du ventre, autour du nombril. C'est mystérieux, un nombril. Surtout quand il est enfoui sous un tas de gras.

Rien que d'y penser, je bande.

Le barman me fait signe. Il veut me servir une autre bière. Je peux bien en prendre une deuxième. Je refuse le verre. Je préfère boire à la bouteille.

Mes pensées retournent à ma chambre de torture. Maintenant que la pièce est insonorisée, je peux commencer à acheter de l'équipement. J'aimerais disposer d'une table d'examen médical, ou d'un genre d'autel pour y allonger mes victimes. En attendant, je me contenterai de les attacher à des chaînes suspendues au plafond ou sur une chaise avec des entraves en cuir.

Si je travaillais une journée de plus par semaine, je pourrais exécuter mes travaux et m'équiper correctement plus rapidement. Mais passer huit heures de plus par semaine à la pharmacie, à endurer tous ces clients qui m'abordent pour n'importe quelle raison : non, merci !

Par contre, trouver un boulot de nuit, où je n'aurais à côtoyer personne, ce serait bien. Ça vaudrait la peine que je jette un coup d'œil sur les offres d'emploi. On ne sait jamais. Une job à temps partiel, juste quelques semaines, le temps de ramasser du *cash*.

L'argent, c'est toujours un problème quand on veut faire quelque chose de plus que manger.

Ma bière est vide. Je décampe. Pas de victime, ce soir.

Je m'installe à mon ordinateur pour peaufiner l'histoire de la fille au nénuphar. Finalement, l'inspiration me manque. Je fouille dans mes vieux fichiers et m'arrête sur celui nommé *La visite*. Cette histoire date de mes seize ans.

LA VISITE

Elle avait treize ans, des clôtures plein les dents et elle portait des tresses. De ce qu'il avait compris, elle était en visite pour la fin de semaine, chez sa marraine, qui habitait à côté.

Il avait fait sa connaissance le matin même, dans la cour commune de l'édifice, pendant qu'il tentait d'appriivoiser un chat errant.

Par la suite, chaque fois qu'il était sorti, elle l'avait rejoint en faisant la coquette, même si sa poitrine bourgeonnait à peine. Elle portait des leggings et un gros chandail de laine.

Le soleil d'octobre descendait sur l'horizon.

— J'ai déjà eu un chum, tu sais. On s'embrassait, avait-elle déclaré un peu plus tôt.

Ce qui avait trotté dans la tête du jeune garçon tout au long de la journée ne ressemblait pas du tout à un échange de baisers.

— Je vais aller me balader, dit-il.

— Je peux t'accompagner ?

— Tu as le droit de sortir de la cour ou il faut que tu demandes la permission ?

— Je fais ce qui me plaît.

Il la jaugea du regard, puis, pour que personne d'autre ne puisse l'entendre, il murmura :

— J'ai une idée de jeu. Je vais te poser une question et tu réponds seulement par un signe de tête. Veux-tu jouer à la filature avec moi ?

Avec un grand sourire amusé, elle opina du chef.

— Bien. Tu vas me suivre à une distance d'au moins dix mètres. Chut ! Pas un mot : c'est la règle. Je vais te conduire à un endroit... Tu ne seras pas déçue. On sera tranquilles.

L'œil pétillant, elle acquiesça de nouveau.

— Tu comptes jusqu'à trente avant de partir. Ne t'inquiète pas, je ne te sèmerai pas.

Elle compta jusqu'à trente et s'élança à sa suite. Il avait pris soin de s'assurer qu'elle n'était pas retournée dans l'appartement de sa marraine et que personne n'avait vu qu'elle quittait la cour.

Ses mains gantées enfouies dans ses poches, il marcha lentement jusqu'au petit bois des Religieuses, comme on l'appelait. Chemin faisant, il enfila sa tuque de coton.

Enfin à l'abri des regards, il la laissa le rattraper. Il lui fit signe de ne pas parler, puis il la guida derrière un

buisson. Il s'assit sur un rocher; elle l'imita, le visage levé vers lui, comme dans l'attente d'un baiser. Il sourit en tendant la main, feignant de vouloir lui caresser le menton.

Le temps que celle qui n'était pas encore une femme comprenne ce qui lui arrivait, il la projeta violemment sur le sol en la bâillonnant d'une main.

— C'est ça que tu voulais, petite salope ?

L'adolescente se débattait de toutes ses forces, mais l'énergie du désespoir ne suffisait pas. Ses hurlements de panique mouraient étouffés dans la main de son agresseur. Savait-elle déjà que personne ne viendrait à son secours ? Savait-elle que sa mère s'enliserait dans le désespoir, chaque jour du reste de sa vie, en imaginant l'épouvantable fin qu'avait connue sa fille chérie ?

Lui bandait ferme. De sa main droite, il saisit le tournevis qu'il avait mis dans la poche de son blouson exprès pour ce moment et il se mit à la poignarder avec acharnement. Il la frappait si farouchement qu'il en oubliait de respirer.

Les yeux rivés sur le visage de sa victime, le jeune homme épiait l'instant sublime où elle trépasserait, l'instant précis où la vie s'enfuirait de son corps tout frêle. Rapidement, il sentit qu'elle perdait des forces. Il vit son regard se voiler; elle mourait et le magnifique phénomène se produisit. Il éjacula puissamment dans son pantalon.

C'est à bout de souffle qu'il se redressa. Pendant un moment, il admira le visage éteint de l'adolescente. Puis, comme il l'avait planifié, il couvrit le cadavre de feuilles mortes.